

XIV

Les lettres venaient d'arriver. C'est un des bons moments de la vie de campagne. Il y'en avait une pour moi, que je me mis à lire, tandis que ma tante s'installait dans le fauteuil qu'elle affectionnait, près de sa petite table, et ouvrait lentement les siennes.

—Quel ennui ! m'écriai-je. Henriette qui, cédant à nos instances réitérées, vient passer quelques jours auprès de nous, en se rendant à Paris. Son frère l'accompagne.

—C'est tout naturel, puisque je les presse depuis si longtemps de nous faire une petite visite. Mais, en effet, c'est un peu gênant en ce moment. J'aurais préféré que nous fussions restées tranquilles et seules avec M. de Renzais. Enfin ce ne sera pas bien long. Quand arrive-t-elle ?

—Aujourd'hui, sa lettre aurait dû nous parvenir hier ; elle a pris une fausse direction. Cela me contrarie beaucoup, car je pensais, ce soir même, avoir avec le comte l'explication convenue, et maintenant me voilà obligée d'attendre le départ de nos hôtes.

—Mais d'un autre côté, nous aurons le plaisir de présenter M. de Renzais à Mme de Kervausan, et, bien qu'il ne faille pas encore lui annoncer votre mariage vous ne devez pas être fâchée de voir comment elle appréciera notre ami.

—Oui, sans doute, je serais contente, sans Gaston... Tenez ma tante, il faut que je vous dise franchement qu'il me fait un peu la cour.

—Il est encore temps de lui donner la préférence.

—Je n'en ai nulle envie, mais peut-être en voyant son empressément auprès de moi, M. de Renzais va-t-il être jaloux, croire, comme vous l'avez cru vous-même, j'en suis sûre, que c'est pour lui que j'ai rompu mon mariage avec Albert.